

Sourdes contrées

Jean-Paul Goux

Numéro 154, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goux, J.-P. (2019). Sourdes contrées. *Les écrits*, (154), 41–45.

SOURDES CONTRÉES

Hier soir, nous avons laissé ouverts les volets de la chambre pour regarder la nuit depuis le lit et ce matin au réveil, au lieu des plaques noires collées contre les carreaux des fenêtres, il y avait une matière inégalement sombre, légèrement teintée de vert, et au-dessus, une matière tout autre, profonde, translucide, où le blanc se fondait progressivement dans un gris pâle qui passait au bleu cendré, je me suis levé discrètement pour aller regarder le jardin dans la brume en pensant qu'il ferait très beau aujourd'hui. Le soleil ne se voyait pas encore, la chambre se tenait dans une lumière égale sans ces contrastes qu'il fabrique sitôt qu'il apparaît en traçant les frontières des ombres, tu étais encore endormie, je me suis assis dans le petit fauteuil pour te regarder, comme au temps des levers fervents et des matins alertes, quand je venais chez toi te réveiller afin que ton premier regard me trouve quand tu ouvrirais les yeux. Avant cet instant-là qui se répétait chaque matin, où je m'asseyais par terre au bord du lit dans un fouillis de coussins, où des sourires me venaient de respirer le parfum de ta nuit et d'être là sans que tu le saches encore parmi les objets que tu avais choisis, installés, regardés, de contempler tes cheveux épars sur l'oreiller, ta nuque découverte où ma main finalement se posait, il y avait eu les rues encore désertes que j'avais parcourues pour venir te retrouver. Le temps viendrait où nous pourrions habiter ensemble, son attente nourrissait des récits toujours repris, mais j'aimais ces matins où je portais dans la ville l'image de ton visage endormi et l'aimant, ton visage de jeune fille endormie qui me regarderait bientôt, de sentir comme sa beauté relevait celle de la ville encore endormie traversée pour te rejoindre. Levers fervents, matins alertes ! Je recevais l'assentiment de ce qui m'entourait, et comme il m'arrivait de sourire au passant inconnu croisé dans les rues vides, je promenais sur toutes choses un regard amical et reconnaissant, elles portaient le reflet de ton visage endormi dans le moment même où elles faisaient un écran à sa beauté : ce coup d'œil, quand je sortais de chez moi, jeté sur le couloir du ciel pour savoir quelle lumière la nuit nous avait préparée, et je me trompais, aimais me tromper, confondre un grège ou un gris pâle de journée sans soleil enclose de hauts nuages avec une brume bientôt dispersée pour que nous puissions prendre notre petit-déjeuner à la terrasse du Café, j'hésitais si la brique des cheminées était encore luisante d'une pluie d'aube ou si elle brillait déjà des longs rayons d'un soleil invisible, le bruit de mes pas sur les trottoirs me faisait presque craindre de réveiller les gens mais ses échos s'affaiblissaient au tournant d'une rue plus large comme je ferais bientôt en passant du plancher de ton couloir au tapis de ta chambre, et même si l'automne et l'hiver avaient installé

leurs heures sombres dans la ville endormie, bien présente me restait cette promesse du réveil qui m'interdisait sans aucune preuve visible de confondre un matin de semaine et un matin de dimanche parce que la ville fabriquait en semaine de lointains frôlements et des roulements si assourdis que je ne les écoutais pas tandis que leur absence le dimanche me rendait l'oreille sensible aux seules vibrations du silence si je m'arrêtais un instant de marcher. J'aimais dans ces matins enténébrés de l'automne ou de l'hiver cet air que donnait aux rues la lumière orangée des réverbères, un air de grande maison préparée pour une fête rare lorsqu'il ne manque plus que les invités, et justement j'étais arrivé avant tout le monde, j'étais si bien le premier que je devais croire que la fête n'avait été organisée, plutôt qu'en mon honneur, en hommage à ce qui m'attendait, et l'on n'avait illuminé les atlantes d'un portail, un mascarón à tête de méduse, les jouées d'une haute fenêtre, les volutes de fer forgé d'un balcon ventru, l'on n'avait allumé les torchères fixées aux murs de place en place qu'afin que je progresse à mon aise dans les appartements aux pièces et aux couloirs innombrables de cette grande maison jusqu'à tant que je trouve la porte vitrée de l'étroit escalier de bois que je montais jusqu'au dernier étage. J'ouvrais et refermais doucement ta porte, j'avais en tâtonnant dans le petit couloir tout en tâchant d'éviter les grincements du parquet, j'entrais avec précaution dans ta chambre, je trouvais tout de suite la petite lampe que tu avais posée exprès sur la cheminée, je m'asseyais parmi les coussins au bord du lit, et je te regardais dormir, longtemps. J'ai touché tes cheveux épars sur l'oreiller, j'ai senti ta nuque dans ma main et tes yeux m'ont trouvé. Je t'ai dit que la journée serait belle, tu souriais avec moi.

En allant jeter un coup d'œil par la fenêtre nous nous sommes dit que le jardin avait une allure que nous ne lui connaissions pas. Si le soleil était maintenant levé, il ne marquait sa présence que par l'éblouissante lumière blanche qu'il prêtait à la brume, et cette brume éclatante, elle ne se collait pas à notre fenêtre, elle tendait son rideau juste derrière la ligne des arbres tout au fond du jardin comme s'ils avaient formé pour elle une infranchissable barrière, ou plutôt comme si elle faisait pour eux un écran, me disais-tu, comme dans un théâtre d'ombres que l'on regarderait de l'intérieur, du côté du montreur, afin que les arbres encore sans feuilles puissent révéler le dessin précis de leur charpente, de leur branchage et de leurs rameaux. Et entre la fenêtre où nous collions le nez et la bande sombre du mur de clôture d'où sortaient les troncs des arbres comme s'ils étaient tirés d'une même pierre noire non pas sculptée mais affinée à mesure qu'elle se déployait sur

l'écran de la brume, il y avait l'espace clos du jardin, son tapis d'herbe claire avec ici et là l'ombre longue et trouble de ses arbustes et de ses arbres, ce volume-là aussi exactement circonscrit et clos que celui d'une pièce où l'on se tient, avec ses meubles et ses fauteuils, et sa fenêtre fermée sur le voile opaque du dehors. Nous sommes restés là pour regarder ce que faisait la brume en se dissipant jusqu'à ce que s'installe la clarté d'un parfait matin, mais durant tout ce temps où nous tentions vainement de repérer ce qui changeait sous nos yeux si bien que c'est après coup seulement que nous pouvions nous dire ce qui avait changé, cette ombre-là, devant cet arbuste, qui avait cessé d'être trouble comme étaient maintenant visibles ce morceau de ciel entre deux arbres du fond ou cette amorce de la pente boisée de la colline bien au-delà du jardin – durant tout ce temps nous avons évoqué de semblables moments passés ensemble ou séparément, tout attentifs à ce qui s'offrait à nous devant cette même fenêtre, ou bien au rez-de-chaussée, au grenier, et même ailleurs, autour de la maison. Et nous étions ensemble à regarder par la pensée ce ciel de perle d'un lever du jour d'été parfaitement pur mais sur ses bords entièrement ceinturé d'épais nuages presque noirs qui cachaient le soleil et te donnaient le sentiment très vif de voir le ciel de l'intérieur, comme on le verrait depuis l'arène d'un amphithéâtre ou d'un stade auréolés d'un vélum ; cette fin de journée avec le vent et l'orage qui monte, le vent qui se calme bientôt et le tonnerre lointain, un chant de merle proche sur le babillage des moineaux qui se préparent à la couchée, et ce sentiment de l'espace alors, large mais borné dans sa profondeur résonnante ; cette journée de septembre qui vient après une semaine de pluie, de vent, de froid, les feuilles tombant, cette journée de grand beau temps qui nous semblait beaucoup moins une reprise de l'été qu'une belle journée de la mauvaise saison, comme un décembre lumineux, avec un soleil bas, un bleu de ciel diaphane, une clarté de lumière qui ne sont pas de l'automne mais tout entiers de l'hiver. Et c'est bien toi qui marchais dans ce matin d'été déjà si chaud, dans cet air lourd et confiné du chemin du bois, dans ce silence immobile, dans cette tension sans cause que tu sentais monter, cet énervement ou cette irritation, cette pointe agaçante d'un violon qui monte ses notes aiguës sans répit, tu étais déjà au-delà des Trelles, tu marchais mal sur la banquette herbue du vieux chemin, à côté des ornières profondes ici et là remblayées de pierrailles, et tu voyais maintenant devant toi les feuillages qui fermaient le chemin, tu t'en approchais, le chemin basculait légèrement, tu descendais alors la pente, tu sortais du bois et c'était le ciel et l'espace, les grandes pentes vertes du Chauret, ses belles prairies coiffées d'arbres dans

le bleu profond du ciel, et quelque chose alors se répandait en toi dans le silence universel, tu t'arrêtais, tu craignais que cela s'enfuie, ces ondes houleuses auxquelles tu t'abandonnais en respirant plus vite sans bien comprendre ce qui t'arrivait; et je te disais qu'il y avait aussi ces journées blanches, assommées dans l'air pelucheux, ces journées fades du plein été où la haute plaque d'une nuée uniforme comme une paroi de verre dépoli filtre la lumière égale du néon qui blesse l'œil comme une mer immobile, efface les ombres et râpe les reliefs, fait passer la couleur des choses, tandis qu'on respire mal dans cet air immobile qu'épaissit la matière consistante de la lumière, et si longues sont ces heures immobiles, bloquées dans la bonace d'un jour immobile, que l'on en vient à songer que le soleil invisible derrière la verrière dépolie des nuées s'est vraiment arrêté dans sa course, et qu'on se dit avec un pincement ou une contraction au ventre qu'il en sera toujours ainsi désormais, à jamais, qu'il n'y aura plus désormais sur la terre qu'un ciel de néon, à jamais plus de soirs ni de matins, que c'en est fini de ces levers et de ces couchers du jour qu'on se rappelle alors avec une poignante précision – tandis que maintenant l'on peut se dire qu'il y a toujours levers fervents, matins alertes, disais-tu en ouvrant la fenêtre sur le ciel et l'air tout neuf, l'herbe humide qui brillait sous le soleil.

Tu avais envie d'aller marcher du côté du Chauret justement, en passant par le bois, et tu me demandais si je voulais t'accompagner, mais c'était si apaisant cette embellie où nous étions dans le même moment à partager les impressions vivantes de moments disparus, et si doux, si fort, si puissamment envahissant, si fragile pourtant, exigeant tant de précautions et d'attention pour que ses effets ne s'effacent pas d'un coup, si bienfaisant était toujours ton sourire quand je t'avais réveillée et ces mots des matins alertes qui n'avaient pas cessé de t'habiter, toi aussi, que je t'ai demandé si tu voulais bien, plutôt, que je reste à la maison à m'occuper du jardin pour profiter de la belle journée, et c'était aussi doux et puissamment envahissant que ton sourire au réveil quand tu m'as dit dans ce même sourire que les moments précieux qu'on a partagés pouvaient appeler un peu de solitude pour s'épanouir en nous. J'étais toujours à la fenêtre quand je t'ai vue ouvrir cette petite porte dans le mur du jardin que nous aimons de cette sorte de tendresse qu'on peut porter aux choses qui ont perdu l'usage qui les a fait concevoir et qui restent là pour un tout autre usage, tu n'allais pas aux champs t'occuper des bêtes, chercher de l'herbe pour les lapins ou ramasser du bois pour la cuisine, tu allais marcher à travers champ, à travers bois, et sans te retourner tu m'as fait signe en agitant la main d'un bras levé. Comment la couvrir sans

trop la brusquer en y pensant, cette douceur de l'embellie, comment la protéger sans la surveiller? je n'ai pas eu à me le demander, j'ai su tout de suite ce que j'avais à faire dans le jardin pour rester présent à ce qui m'habitait sans avoir à y penser: l'année dernière, le forestier qui avait abattu le vieil épicéa déplumé qui penchait dangereusement en montrant quelques racines à fleur de terre m'avait suggéré de faire disparaître sa grosse souche disgracieuse en y mettant le feu, comme on l'avait toujours fait quand on n'avait ni cheval ni tracteur capables d'arracher une souche ou quand son emplacement rendait l'opération trop compliquée, sinon impossible. J'ai suivi ses conseils, j'ai bien dégagé la souche en creusant à la pioche un petit fossé et j'ai rapporté du bûcher les bois et petits bois nécessaires pour démarrer le feu que la souche devait ensuite entretenir par elle-même. Il ne m'avait pas dit, le forestier, que c'était une entreprise de longue haleine de faire brûler une souche, mais j'ai tout de même assez vite compris que mon petit feu de cheminée n'allait pas suffire pour qu'elle commence à brûler toute seule: entre quelques allées et venues au bûcher pour reprendre du bois, je grattais au râteau les braises du foyer pour voir où en étaient les choses et je remettais du bois, j'étais là bien au chaud, accroupi dans l'herbe, à m'écartier ou à me rapprocher de ces flammes qui faisaient si peu d'effet à ma souche et que je regardais comme si j'écoutais en sourdine et en boucle du Philip Glass, quand je t'ai sentie près de moi sans même t'avoir entendue venir, tu m'as dit que la matinée finissait, nous sommes restés un peu près du feu et je t'ai raconté que si nous pouvions rester encore quelque temps à Challerans, au moins une ou deux semaines, j'irais régulièrement nourrir ma souche, et qu'à la nuit tombée nous pourrions aller regarder ses racines se consumer lentement dans une puissante odeur de résine, regarder s'enfoncer peu à peu la lumière rougeâtre de leurs manchons incandescents qui révéleraient la forme en creux, le moule complexe de leurs lointaines ramifications souterraines. Et nous sommes rentrés à la maison.

*Extrait d'un roman à paraître
sous ce titre aux Éditions Champ Vallon*
